



BD ET GUERRE

A l'écart du front

Raymond Klein

« La guerre n'est pas une aventure. La guerre est une maladie. Comme le typhus. » A la lecture des albums présentés ici, on ne peut que souscrire à cette citation d'Antoine de Saint-Exupéry.

Quand on évoque le genre des BD de guerre, on pense d'un côté à la guerre conçue comme aventure : depuis les illustres ancêtres, les propagandistes « war comics » d'outre-Atlantique, jusqu'aux albums pédagogiques genre « l'histoire en BD », en passant par les fameux « Buck Danny » pour amateurs d'aéronautique. De l'autre côté, il y a ceux qui dénoncent la guerre en mettant en scène l'enfer des combats : relevons Tardi pour la première guerre mondiale, ou Will Eisner pour le Vietnam. Les trois BD présentées ici ont en commun d'aborder le sujet en délaissant aussi bien les côtés « aventuriers » de la guerre que l'histoire avec un grand H. De plus, au centre de l'action on ne trouve pas les combats, mais soit des civils, soit des militaires perdus dans le no man's land.

« Coupures irlandaises », l'album de Kris et de Vincent Bailly, débute comme un classique roman pour jeunes. Deux garçons, la quinzaine, partent pour la première fois seuls dans un pays étranger : l'Irlande du Nord de la fin des années 80. Certes, il s'agit d'un séjour linguistique, mais pour Christophe et Nicolas, c'est d'abord une aventure. Les premières vignettes s'alignent dans la bonne humeur, avec des dialogues rigolos, un dessin dynamique et des couleurs éclatantes. Ensuite, le décor s'assombrit : arrivée à Belfast en soirée, pluie battante, longue attente - et surtout leur premier check-point, avec barbelés et mitrailleuses. Mais l'ambiance dans la famille d'accueil est chaleureuse et ce premier couac rapidement oublié.

Pas pour longtemps cependant : la guerre civile, qui dure alors depuis 15 ans, s'invite dans le quotidien des deux adolescents. Pour qu'ils soient obligés de pratiquer l'anglais, on les sépare pour quelque temps. Nicolas reste dans la famille catholique du Markets, un quartier populaire, tandis

que Christophe se retrouve à Donegall, quartier chic protestant - les dessins captent bien la dimension sociologique du conflit en Irlande du Nord. Un jour, en jouant au baseball, pardon, au « hurling », Christophe s'égaré dans une rue voisine à la recherche du ballon. Et se retrouve nez à nez avec le fusil d'un soldat de Sa Majesté qui fait semblant de vouloir l'abattre. « Fucking Brits » et « Brits out », voilà les vocables appris et intériorisés ce soir-là par les deux Français - les membres de leur famille d'accueil catholique étant indignés que leurs hôtes subissent les mêmes brimades qu'eux-mêmes.

Check-point pour l'enfance

Quoi de plus normal pour des adolescents d'origine celte et plein d'idéalisme que de se ranger du côté des opprimés ? Mais rien n'est simple dans la vie réelle. Dans un parc, Christophe et Nicolas tombent sur des jeunes filles charmantes - et protestantes. Le contact avec les dénommées Ruby et Fiona notamment, qu'ils revoient

régulièrement, ébranlent quelque peu les convictions des garçons. Au fil des pages suivantes, « Nick » et « Chris » cultivent le sentiment d'être du bon côté dans cette « guerre à basse intensité », tout en savourant leurs vacances. Puis la tension monte : celle du récit et celle entre les communautés. Les deux Français voient passer des types masqués avec des mitrailleuses, peu après ils voient au loin un bâtiment sauter. Quelques jours plus tard, une fusillade fait disparaître les liens de leur famille d'accueil avec l'IRA. C'est alors qu'ils confrontent pour la seconde fois des soldats britanniques et cela n'en restera pas aux brimades. L'impression de pouvoir jouer les héros à moindres frais partira en fumée, et ce que jusque-là ressemblait à une aventure tournera au drame.

Les coupures mentionnées dans le titre sont celles découpées par Kris dans les journaux de l'époque, et qui ont inspiré certains événements fictionnalisés du récit. Néanmoins, il s'agit d'une histoire partiellement autobiographique, indique le scénar-



riste dans l'annexe fort intéressante d'une douzaine de pages. On y trouve aussi un résumé du conflit, qui dénonce à juste titre les forfaits des Protestants et des Britanniques, mais qui, comme le récit, fait malheureusement l'impasse sur les côtés sombres de la lutte armée côté catholique. Kris s'explique : « Comme d'habitude, je n'ai pas pris de recul. Dans un ghetto, il y a de toute façon toujours un mur quelque part pour vous empêcher d'en prendre. »

Mais on comprend aussi d'où vient sa rage à l'égard de ceux qui s'en sont pris à lui, à l'époque, et qui faisaient partie du camp loyaliste. Kris décrit comment à Belfast il est passé - douloureusement - à l'âge adulte. « Nous étions un peu des héros, ouais. (...) Du jeu à la réalité, un enfant fait peu de différence. Mais quand un soldat vous vise à la tête et que, le temps d'une fraction de seconde, vous êtes persuadé qu'il va tirer, l'enfant s'efface. Définitivement. Il meurt, il crève sur place. » Ainsi « Coupures irlandaises » est un album consacré aux enfances volées, celle de Kris d'abord,

mais à travers elle celle des jeunes nés à Belfast et qui ont dû y passer toute leur jeunesse.

Pour la seconde BD de guerre, nous passons de la ville à la campagne. La couverture de l'album est apparemment idyllique, le titre l'est moins : « Massacre au pont de No Gun Ri ». Il est vrai que le dessin de couverture se prolonge jusqu'au dos du livre, et qu'alors avions, bombes et cadavres font leur apparition. Il convient d'ailleurs de parler de livre

plutôt que d'album, puisque l'objet ne compte pas moins de 614 pages - et encore il ne s'agit que du premier volume. En feuilletant rapidement, on se rend compte que ce n'est pas le seul aspect par lequel l'oeuvre de Park Kun-woong, basée sur un roman de Chung Eun-yong, sort de la norme. La technique de dessin utilisée est basée sur l'aquarelle, mais en noir et blanc. Cela peut donner tour à tour des planches pleines de douceur ou, à travers des traits désordonnés et des

aplats noirs, exprimer l'inquiétude ou l'horreur. L'effort de recherche esthétique de l'illustrateur est souligné par de nombreuses planches occupant une double page entière.

Hors norme aussi l'histoire : celle des exactions commises par des militaires américains pendant la guerre de Corée à l'encontre de réfugiés sud-coréens, c'est à dire des civils du camp qu'ils étaient supposés défendre (voir encart). Cet épisode peu connu se situe cinq ans après la fin de la seconde guerre mondiale dont les États-Unis étaient sortis avec l'image de sauveteurs de l'humanité. Le peu d'égards pour les populations non occidentales affiché à cette occasion annonçait déjà les boucheries du Vietnam et d'Irak.

La BD « Massacre au pont de No Gun Ri » correspond-elle à un roman ou à un documentaire ? Dès les premières pages, le quotidien du personnage principal Eun-yong et de sa famille est mis en scène de manière romanesque : course de bateaux en papier au ruisseau près du village. L'idylle champêtre des enfants de la

L'affaire No Gun Ri

En 1999, le journaliste Charles Hanley de l'Associated Press révéla au public américain stupéfait l'histoire de ce massacre de civils près de No Gun Ri, en avançant un chiffre de 400 morts. Cela lui valut un prix Pulitzer en 2000. Par après, un certain nombre de ses témoins se sont retractés, l'armée américaine a publié une contre-expertise, et un ancien officier a écrit un livre tentant de disculper les GI et de ramener le nombre de morts à 35 au plus. Au-delà de cette querelle intra-américaine, la réalité du massacre ne semble pas faire débat du côté sud-coréen : le pays envisage la construction d'un mémorial avec musée à No Gun Ri pour 2009.



famille est de bien courte durée. Le 25 juin 1950, au petit matin, ils sont réveillés par des explosions au loin - les troupes du Nord ont commencé leur invasion. Quelques jours plus tard, les combats se rapprochent et ils doivent quitter leur village.

La guerre, noire sur noir

Du fait que l'histoire progresse lentement, on arrive à se mettre dans la peau des réfugiés de guerre : fatigue, avenir incertain, sensation d'être ballottés par les événements. Mais il y a aussi, à travers de magnifiques planches de la longue file de réfugiés sur fond de paysage rural, le sentiment d'être « chez soi » dans l'atmosphère de la campagne coréenne. Cette sérénité va peu à peu faire place au drame pour Eun-yong : séparé de sa femme et ses enfants, les rumeurs d'hécatombes à l'arrière se multiplient. Il tombe sur quelques membres de sa famille qui confirment les rumeurs et se fraie avec difficulté un chemin jusqu'à Busan, dernière gran-

de ville encore aux mains des forces du Sud. Arrivé là-bas, il retrouve sa femme et apprend que leurs deux enfants sont morts. « À présent c'en était fini de notre bonheur, fini... »

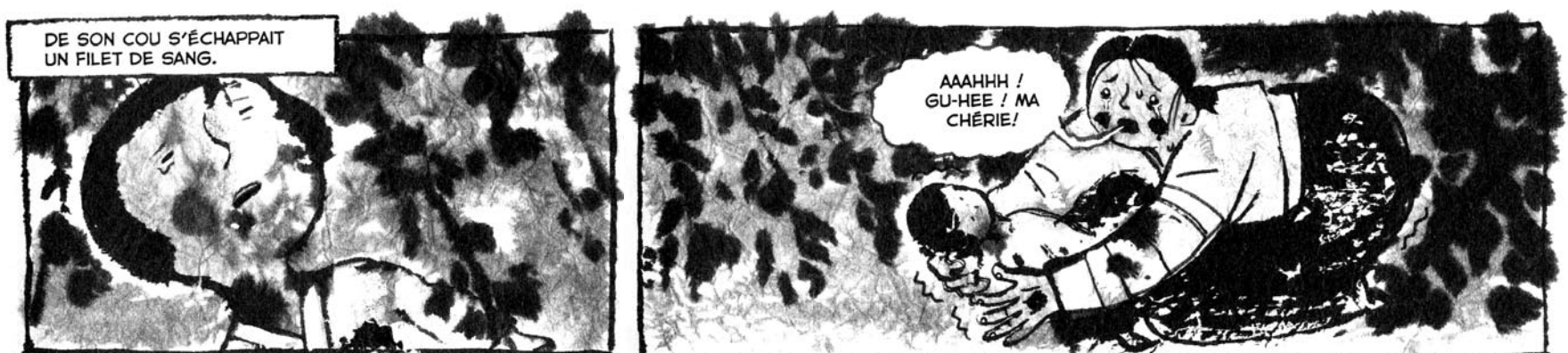
Le véritable récit du massacre de No Gun Ri ne commence qu'à la page 216, comme pour bien établir d'abord la misère ordinaire des civils en zone de guerre, et mettre ensuite en valeur le surcroît d'horreur des événements au centre du livre. En effet, la femme et les enfants de Eun-yong qu'il a laissés dans la montagne avec d'autres réfugiés sont repérés par un avion américain. Des GI apparaissent et les obligent à partir avec eux. Notons que les soldats américains sont presque toujours dessinés comme des silhouettes noires : plutôt que d'y voir une assimilation des soldats de peau noire - qui ont dû impressionner les paysans coréens - à l'ensemble des forces américaines, il faut y voir une manière d'exprimer le défaut d'humanité de ces soldats - dont les têtes sont des tâches noires dépourvues de traits du visage.

Les GI, de plus en plus nerveux, malmènent le convoi de réfugiés, confisquent couteaux et serpes, et rassemblent les civils le long d'un remblai de chemin de fer. Les soldats s'éloignent et des avions arrivent. Un des enfants sautille sur la voie ferrée : « Whao-ouh ! Un avion ! » Cinq vignettes plus loin, on voit l'explosion d'une bombe lui arracher la tête. C'est parti pour une cinquantaine de pages d'horreur pure. En parcourant ces tableaux d'horreur mêlés de témoignages des survivants, on ne reste pas indemne. Après l'attaque, ceux et celles qui peuvent, se mettent à l'abri dans un double tunnel en-dessous de la voie. Les ordres donnés aux troupes américaines doivent être contradictoires, puisque deux soldats du service sanitaire arrivent et se mettent à soigner les blessés. Ils expliquent que l'armée américaine craint que des combattants communistes se cachent parmi les réfugiés et qu'elle ouvre le feu sur tous les suspects.

Le répit n'est que de courte durée. Une vingtaine de pages plus loin,

l'horreur reprend. Le tunnel devient un piège mortel quand les familles entassées dedans sont pris en enfilade par les mitrailleuses postées à l'extérieur. Et les yeux des lectrices et lecteurs replongent dans le noir, le sang, les cadavres, les visages exprimant la souffrance des survivants. Au courant de la première nuit d'enfermement et de tirs, certains adultes se mettent à tuer leurs propres bébés parce que leurs cris attirent le feu des Américains. L'horreur des images et des témoignages semble insoutenable, on tourne les pages en attendant que cela finisse, mais les cadavres continuent à s'entasser, les mouches arrivent, puis les corbeaux... Une descente aux enfers interminable, c'est ce qu'ont représenté pour les réfugiés sud-coréens les trois jours et nuits passés dans le tunnel.

Au petit matin du troisième jour, on assiste à un dernier « nettoyage » à courte distance - le réflexe de tous les bourreaux : ne pas laisser de témoins. À la page 535, enfin, les survivants sont délivrés par l'arrivée





de soldats nord-coréens. La dernière partie du livre montre Eun-yong et sa femme en proie à la douleur d'avoir tout perdu... et la naissance d'un nouvel enfant, cinq ans plus tard, en guise de signe d'espoir. Non sans avoir, en passant, décrit comment Eun-yong et ses compatriotes étaient maltraités lorsqu'ils travaillaient pour l'armée américaine. Décidément, les GI n'ont pas attendu l'Afghanistan et l'Irak pour devenir les spécialistes de comment s'aliéner les « hearts and minds ».

C'est aux guerres d'un autre empire qu'invite le troisième album, « Waterloo », de Pirlot et Eco. Le titre fait bien référence à l'une des plus célè-

bres batailles de l'histoire, et on s'attendrait à une BD peu originale, mettant en valeur les beaux uniformes et les exploits héroïques. Pourtant, parmi les trois albums guerriers, celui-ci est à la fois le plus banal et le plus décalé : ses personnages principaux sont bien des militaires, mais ils ne vivent ni aventures glorieuses, ni souffrances insupportables, juste un ordurier quotidien.

Sacrifice de l'innocence

Voici donc deux conscrits tire-au-flanc et frondeurs, coupés de leur régiment pendant la campagne de Waterloo, commandés par un sergent qui

tente, tant bien que mal, d'imposer un minimum de discipline. Sous une pluie battante, ils marchent un peu au hasard à la recherche de l'armée française. C'est du moins le souhait du sergent, car ses deux subordonnés tiennent beaucoup moins à risquer leur vie lors de la boucherie imminente. Bientôt ils font prisonnier un hussard brunswickois, porteur d'une lettre mystérieuse au maréchal Ney.

L'histoire constitue une sorte de voyage initiatique à travers l'univers guerrier : affrontement dangereux avec un cavalier au galop, découverte des cadavres de voltigeurs massacrés, querelle entre camarades qui peut à tout moment dégénérer en tuerie, séance de chirurgie sans anesthésie... Les errements des soldats perdus sont rendus dans un tristounet rouge grisâtre sur fond de gris nuance « ciel de pluie », voire, pour les scènes en intérieur, sur fond rouge bordeaux tirant vers le noir. Sous une apparente simplicité du trait se révèle une grande expressivité, qui convient à la teneur psychologique du récit.

Au centre de l'album se situe l'épisode hautement symbolique avec le chien, que le conscrit Martin voudrait emmener avec lui. Quand la bête est froidement abattue, on ressent une révolte et un écoeurement bien plus vif que quelques pages plus tôt, quand Martin transperce à la baïonnette le corps d'un pillard. C'est que le chien est un innocent, le seul d'ailleurs dans toute l'histoire. Pas de place pour l'innocence dans l'univers de la guerre, ni pour la candeur du jeune Martin, ni pour son désir de bonheur.

La confusion dans laquelle se déroule le récit correspond à la confu-

sion des esprits en temps de guerre, quand les seules certitudes sont la haine, la bassesse et le danger de mort. À la fin d'une histoire banale, la lettre qui aurait pu arrêter la guerre et éviter les 50.000 morts et blessés de la bataille de Waterloo est détruite dans des circonstances grotesques. Mais sans doute qu'il ne s'agissait d'un mirage, car si la guerre est chose absurde, elle n'en impose pas moins sa loi : il faut marcher au canon, se battre, mourir.

On affirme souvent que la première victime de la guerre est la vérité. Après la lecture de ces trois albums, on en vient à ajouter que la guerre fait une autre victime, bien plus funeste : l'humanité de ceux et celles qui y sont impliqué-e-s. C'est là une objection importante aux discours sur les guerres soi-disant « nécessaires », parce que « justes », « révolutionnaires » ou « humanitaires ». Non que l'option guerrière doive être exclue en toute circonstance - cette question reste ouverte au débat. Mais avant de s'y engager à la légère, il convient de songer à ce que ces guerres « nécessaires » - comme toute guerre - risquent de détruire ce au nom de quoi elles sont menées : l'humanité.



Coupures irlandaises, par Kris et Vincent Bailly, Éd. Futuropolis.
Massacre au pont de No Gun Ri, par Park Kun-woong et Chung Eun-yong, Éd. Vertige Graphic et Coconino Press.
Waterloo, par Pirlot et Eco, Éd. Les Enfants Rouges.